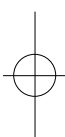




Entretien avec Anne Coppel
et Anne Souyris

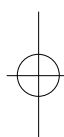
Femmes Publiques: au-delà du féminisme

Des féministes « pro-sexe » ont choisi d'agir avec, et non « à la place », des hommes et des femmes qui se prostituent pour qu'ils participent au débat qui les concerne et puissent revendiquer un statut susceptible de leur donner une liberté de choix.



Cosmopolitiques: Pourquoi avez-vous décidé de créer cette nouvelle association « Femmes Publiques » ?

Anne Souyris: Déjà le nom. D'après le sens commun, les femmes publiques sont des prostituées, aliénées et victimes, alors que les hommes publics sont des hommes de pouvoir, des notables estimables et libres. Nous voulons casser ces catégories. Que les femmes publiques puissent être des prostituées et/ou des femmes de pouvoir reconnues en tant que telles, et d'ailleurs pourquoi les choses seraient-elles antinomiques ? Reconnaître aussi qu'un homme public n'est pas qu'un notable public, en bref qu'il existe du lien entre privé et public partout, chez les uns et chez les autres. Je précise que « Femmes Publiques » est une association féministe pro-sexe. Cela ne veut pas dire faire la promotion du sexe tout azimut. Cela vient des États-Unis en réaction contre un féminisme qui avait tendance à interpréter toute sexualité comme une atteinte à la dignité des femmes, censurant en tout premier lieu les représentations publiques de la sexualité comme la pornographie et allant même jusqu'à considérer toutes les femmes qui vivaient une sexualité – en particulier hétérosexuelle – comme des « survivantes ». Les féministes pro-sexe, en réaction, ont défendu l'utilisation de la sexualité, y compris dans ses formes publiques, comme une extension du domaine d'expression possible de la sexualité, que les femmes

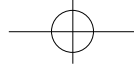


pouvaient s'approprier. Nous considérons simplement que la sexualité est au centre des relations homme/femme, donc des discriminations, et qu'il est impératif d'aller chercher là des manières de lutter contre elles. C'est aussi pour cela qu'il nous a semblé obligatoire de s'allier aux hommes, y compris hétérosexuels, dans cette affaire-là.

Cosmopolitiques: Est-ce que vous avez créé cette association parce que vous ne vous reconnaissiez pas dans le mouvement féministe existant?
Anne Souyris: Bien au contraire. Même si avant, je n'ai jamais milité dans une association féministe; j'ai toujours été auprès, avec, mais jamais dedans. Mais ces dernières années, nous étions fâchées, féministes « traditionnelles » françaises et moi, sur la question de la prostitution très précisément. Ce n'est pas un hasard. Ni une anecdote. La question soulevée par la prostitution est de taille. On peut porter beaucoup de regards différents sur cette question. Mais une des dimensions peut se résumer ainsi: d'un côté, il y aurait des militantes féministes qui pensent, et qui pensent bien, qui « savent » ce qu'il faut faire pour résoudre les inégalités, de l'autre il y aurait les pauvres filles « victimes », qui se trompent, qui ne savent pas ce qu'elle disent, même si les unes sont constamment sur le terrain et que les autres n'y ont pas posé le premier pied. Mais « nous voulons rester radicales » dit Isabelle Alonzo¹, ce qui signifie en d'autres termes: « Quelle que soit la réalité, nous ne changerons pas d'avis. Nous nous battons contre la prostitution. » Mais comment se battre contre la prostitution sans se battre contre les prostitué(e)s ? Pas de réponse. Pour moi, la question est centrale parce que sur le terrain, ce qu'on voit, c'est que la lutte contre la prostitution se retourne de fait contre les prostitué(e)s.

Anne Coppel: Moi aussi, j'étais – et je suis toujours – évidemment féministe; je savais, depuis la naissance du MLF que ces filles menaient le même combat que moi. Si je n'ai pas milité au MLF, c'est qu'à cette époque, je voulais « chasser les flics de ma tête » et « faire l'amour plutôt que la guerre ». Dans les années 70, les femmes ont imposé un militantisme féministe qui excluait les hommes. Voilà qui ne plaisait pas trop à la femme hétéro que j'étais ; j'avais plus envie d'être avec des hommes mais je savais aussi d'expérience que quand ils étaient là, ils prenaient toute la place ; d'ailleurs, devant eux, il n'était pas question que je livre mes souffrances secrètes. J'avais donc accepté le principe de la séparation des sexes – sauf pour moi-même parce que ma priorité à l'époque n'était pas la fréquentation exclusive des femmes, je préférais aller avec

■ Présidente de l'association mes copains et mes copines ; il y en avait une « les Chiennes de Garde ». d'ailleurs qui était au FHAR et qui cherchait à



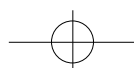
être femme. J'ai fait comme elle et c'est avec elle que j'ai découvert la joie d'être femme. Je ne pense pas que les filles du MLF aient mené le combat féministe à ma place, je pense que je l'ai mené avec elles, de la place où j'étais ou plutôt de la place que je revendiquais.

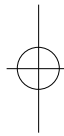
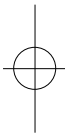
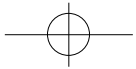
Si je me suis engagée à « Femmes Publiques », c'est parce que je me suis aperçue que des choses que je croyais acquises sont remises en question. Par exemple, je croyais que nous avions toutes compris que pour lutter contre la domination, nous avions intérêt à conquérir des droits. Donner des droits à des personnes qui se prostituent, c'est un des moyens qui leur permet de gagner des libertés de choix. Or voilà des féministes qui considèrent qu'aider à la reconnaissance des droits des personnes qui se prostituent revient à reconnaître cette domination de l'homme sur la femme qu'est la prostitution... Si ça me scandalise, c'est qu'il y a des confusions entre différentes formes de domination – par le sexe mais d'abord par l'argent – confusions qui participent d'un ordre moral qui justifie la domination.

Cosmopolitiques: Est-ce à dire qu'il est impossible de faire entendre ce point de vue dans les associations féministes existantes ?

Anne Coppel: Ce qui est en jeu, ce n'est pas tant la différence sexuelle en elle-même que la façon de vivre les différences quelles qu'elles soient. Nous sommes tous des citoyens et nous, les femmes, sommes aussi des hommes comme les autres et pourtant, depuis Simone de Beauvoir, nous avons appris d'expérience que ce citoyen là n'était pas si abstrait que ça, il avait un sexe qui était masculin, d'ailleurs il était blanc de peau, et il avait aussi des revenus, un salaire et une éducation, son capital culturel. Dans « citoyen », en principe, il y a aussi « citoyenne » et ça devrait donc aller sans dire mais si on veut s'adresser à chacun et chacune d'entre nous, ça va mieux en le disant... Même si les féministes l'ont généralement compris pour elles-mêmes, elles n'arrivent pas à l'accepter pour toutes celles et ceux qu'elles vivent comme différents.

Anne Souyris: On le voit bien avec la question du voile. On parle de principe, pas de réalité, ni d'objectif réel, ni, surtout des personnes touchées par la question. Au nom de l'égalité des sexes, on refuse de regarder les prostitué(e)s, comme on refuse de voir la réalité des filles qui viennent voilées à l'école parce que cela se résoudrait forcément par des droits, et des droits signifient un contrat social sur quelque chose dont on refuse l'existence même au nom de la dignité féminine. Le tout est de savoir ce qu'on veut: veut-on que les femmes soient moins violentées, plus autonomes, capables de se donner les moyens de leurs propres choix, ou veut-on une égalité abstraite au nom de laquelle, en






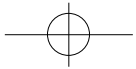
réalité, on s'empêche d'agir contre les discriminations existantes ? En termes concrets : qui croit vraiment qu'exclure de l'école les jeunes filles voilées ou reléguer les prostitué(e)s au statut de délinquant(e)s va libérer les un(e)s ou les autres ? Cela ne veut pas dire au contraire oublier de se poser les questions de fond : qu'est-ce que signifie le voile pour les femmes qui le portent, qu'est-ce que signifie la prostitution pour celles et ceux qui l'exercent, quels rôles tiennent-ils dans leur vie à elles –non pas dans la représentation du voisin ou de la voisine, quels rôles parallèlement ces symboles d'oppression dans la construction féministe occidentale, jouent-ils, en face de ces réalités, pour devenir des sujets aussi passionnels, aussi personnels ? Mais pour moi, il y a là précisément deux sujets. L'un qui consiste à regarder l'oppression symboliquement et se protéger soi-même des différents stigmates liés à certaines pratiques : « Je ne veux pas me regarder/qu'on me regarde comme une pute donc je ne veux plus qu'il y en ait pour me renvoyer à cette image. » Et pour les femmes voilées : « Je ne veux pas qu'on me demande de me cacher, qu'on me dise que c'est moi qui m'habille de manière à m'attirer des ennuis/à attirer les hommes, de quitter encore une fois l'espace public, donc je ne veux pas qu'il y ait dans les rues des femmes voilées qui feraient de moi, par leur simple présence, encore une fois, une pute ! ». Ainsi Élisabeth Badinter estime-t-elle² que le voile de quelques-unes va abolir le droit de toutes à user de leur liberté : pourquoi sinon parce que cela renvoie à sa propre peur à elle, à ses propres fantômes culturels, qui sont aussi les miens d'ailleurs ? Souvent quand on est femme, le voile nous renvoie des peurs très puissantes, parce qu'on sait à quel point nos progrès sont fragiles, mais surtout parce qu'intimement on se sent souvent encore bien plus prisonnières de notre condition de genre qu'on ne le dit nous-mêmes. Or le voile est un marqueur religieux bien-sûr, mais c'est avant tout un marqueur religieux de genre, qui allie dans l'imagerie féministe, l'invisibilité et l'enfermement des rôles. Dans la même logique, on a pu entendre parmi les discours abolitionnistes de la prostitution une représentante de l'UNESCO dire en substance il y a quelques années :

« Il faut choisir entre le droit des femmes et le droit des prostituées : c'est le droit de toutes les femmes qui doit être prioritaire, c'est ce droit là qu'il faut défendre quitte à mettre l'autre de côté. »

Mais il y a une autre manière d'aborder ces questions, permettant

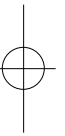
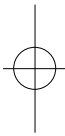
² « Si on accepte cette symbolique, fini l'égalité des sexes » in *Libération*, 23 avril 2003.

d'allier –enfin– la politique (la gestion de la cité) et l'idéologie : dire que défendre le droit de quelques-unes peut être un levier d'émancipation, non seulement pour elles, mais pour



de nombreuses autres femmes. Remettre du mouvement là où de part et d'autre il y a silence. Remettre du droit, donc de l'égalité, là où il y a exclusion. Pour cela, il s'agit avant tout de regarder les femmes en question, d'examiner avec elles les moyens de leur permettre plus de liberté, d'ouvrir les portes en leur redonnant non seulement de « l'écoute » mais du pouvoir réel : que les prostitué(e)s ou les femmes voilées puissent siéger dans les instances de la République serait déjà un grand pas en avant. Étrange qu'Élisabeth Badinter l'ait compris pour les prostitué(e)s mais pas pour les femmes voilées³.

Le voile est le signe d'une oppression. La prostitution, de fait, aussi. Mais le mariage l'est traditionnellement aussi, la publicité, la sexualité, l'organisation familiale, la répartition du pouvoir... Alors pourquoi mettre le doigt sur les personnes, les populations les plus exclues, allant même jusqu'à interdire leur existence pour leur bien ? Fait-on ça pour les femmes mariées à des hommes riches ? Interdit-on aux femmes habillées en bleu marine, jupe en dessous du genou, chemise remontée jusqu'en haut du cou de sortir de chez elles, sous prétexte que leur vêtement est le signe d'une oppression religieuse, ou même laïque sur le corps de la femme ? Alors pourquoi sur les musulmanes voilées, pourquoi sur les prostituées, elles presque nues, ces mêmes féministes prônent-elles l'exclusion ? Comment dire à l'instar d'Élisabeth Badinter, qu'avec le voile, on peut mettre une croix sur l'égalité des sexes ? N'est-ce pas en excluant les plus opprimé(e)s qu'on en finit avec l'égalité ?



Cosmopolitiques: Quel combat peut être utile à la réduction des oppressions ?
Anne Souyris : C'est la première des questions à se poser si l'on veut agir. Dans l'affaire de la prostitution, comme dans celle du voile, on voit finalement une situation identique : les mouvements de gauche féministes (qu'ils soient politiques ou associatifs) ont du mal à prendre une position autre que celle de l'interdit, parce que c'est le seul qui soit manifestement absolu. C'est le prix de la radicalité. Et quand les lois Sarkozy montrent leur nez, quand il s'agit de défendre les prostitué(e)s contre une loi pénalisant non seulement les prostitué(e)s, mais les plus faibles parmi les prostitué(e)s (les étrangères objets de trafics), les voilà tout occupées à parler de théorie : les pages « débat » du Monde fleurissent et se répondent entre pour et contre la prostitution, quelle philosophie, mais personne n'était là le 5 novembre avec elles, quand elles ont fait leur manif, la première depuis 1975. Seules sauf une petite poignée de femmes et d'hommes venus d'organisations différentes et qui n'ont pas lâché : c'est comme ça que nous

³ Cf. son livre *Fausse route*, Paris : Odile Jacob, avril 2003


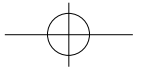
Cosmopolitiques: Si je comprends bien, vous voulez lutter « avec » et non pas « pour ». Et pourtant, vous vous êtes bien engagées pour d'autres que vous, pour des femmes prostituées ou voilées, des femmes qui subissent de plein fouet la domination sexiste. Est-ce à dire que pour vous-mêmes, il n'y aurait plus –ou presque plus– de raison majeure de s'engager dans la lutte féministe ?

Anne Coppel: « Allez, vous pouvez baisser les armes, maintenant que vous avez gagné ! » C'est ce que nous dit Alain Minc aujourd'hui, mais c'est une veille rengaine que j'entendais déjà quand j'étais petite fille, il y a pas mal de temps, maintenant. Mon Papa, qui était féministe, m'avait appris que dans les temps anciens, les femmes étaient opprimées et que moi, je devais me considérer comme une super-privilégiée. J'avais reçu la même éducation que les garçons et il était entendu que comme eux, j'exercerais un métier. Je devais rendre grâce aux femmes et aux hommes qui avaient lutté pour le droit des femmes.

En attendant, il restait bien sûr des injustices, mais dans les pays occidentaux du moins, si progrès il y avait, ils devaient être accomplis par chacune d'entre nous. Il nous appartenait de nous faire respecter, et c'était possible, si nous étions assez aimables pour que des hommes nous aiment, assez sages pour comprendre que la guerre est la plus mauvaise des solutions, assez malignes enfin pour user de nos armes secrètes, s'il n'y avait pas d'autres recours. La séduction et la sagesse, voilà les plus belles armes des femmes

À l'époque pour moi –c'était avant mai 68, avant la naissance du MLF – militer dans une association féministe, c'était aller au secours de femmes qui n'avaient pas pu se libérer de la domination masculine mais j'aurais trouvé indécent de jouer moi-même la victime, alors que j'étais une super-privilégiée, appartenant à un milieu particulièrement éclairé où les hommes reconnaissent aux femmes des droits qui leur restaient à conquérir ailleurs.

Intimement, je savais aussi que « Ailleurs », c'était y compris très près de moi et par exemple, dans la génération des hommes un peu plus âgés que moi, des années 50-60. J'étais terrorisée par le rôle que jouaient les femmes dans des livres comme *Les Mauvais coups* de Roger Vaillant ou *Le Repos du guerrier* de Christine Rochefort. À ces femmes soumises, mes camarades étudiants opposaient Simone de Beauvoir et Sartre. « Libérez-vous, femmes esclaves » nous disaient-ils. J'étais d'accord avec eux. Il n'était pas question que je fasse comme ma mère qui avait emprisonné mon père dans l'ordre patriarcal. Les hommes n'avaient rien à craindre de moi: je ne souhaitais pas plus qu'eux nous enfermer dans les rôles hommes-femmes traditionnels. Par ailleurs, j'avais un



petit problème personnel que j’essayais de résoudre avec une psychanalyse : j’étais frigide. En 1970, ma sœur m’a emmenée dans une des premières réunions du MFL ; une réunion où j’ai entendu des filles plus belles les unes que les autres dire les unes après les autres, leur souffrance intime: celle-là avait de grosses cuisses, celle-ci des boutons sur la gueule. Moi je n’ai pas osé dire mon secret, d’abord parce que tout le monde risquait de voir que j’étais trop grosse et surtout parce que personne ne devait savoir que j’en souffrais... J’ai compris que toutes ces filles, que je trouvais si belles, étaient soumises à des imageries qui les opprimaient comme elles m’opprimaient moi-même.

Avec le MLF, j’ai compris que « nous étions toutes concernées » – toutes et même tous – car eux aussi ont tout à gagner à la libération des femmes. C’est ce qu’ils disaient d’ailleurs dans les années 60, quand emplis de sollicitude, ils prônaient notre libération. Ce qu’ils n’imaginaient pas à l’époque, c’était d’abord ce qu’ils risquaient de perdre, et ensuite que pour y gagner quelque chose, ils devraient changer autant que nous.

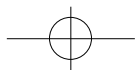
Nous devions, disaient-ils, nous libérer de cette affectivité qui marquait notre domination à l’ordre patriarcal, c’était un fil que nos mères nous avaient appris à tisser parce qu’il entravait la liberté des hommes avec la culpabilité comme armes. Hommes et femmes devaient se libérer également en s’affranchissant des modèles traditionnels qui imposaient, par exemple, la fidélité.

C’est presque le contraire qui s’est passé. La fidélité reste une valeur revendiquée d’abord par les femmes. Mais aujourd’hui, nous sommes arrivés, semble-t-il, à un nouvel équilibre avec l’exploration de fidélités successives. Voilà un modèle peut-être plus égalitaire, qui peut convenir aux unes comme aux autres.

Ce que les femmes ont conquis depuis les années 60, c’est, avec la reconnaissance du principe d’égalité, le droit de râler. Ce n’est pas tout mais ce n’est pas rien.

Cosmopolitiques: Continuer la guerre aujourd’hui, est-ce vraiment l’intérêt des femmes?

Anne Coppel: Faire la guerre n’a jamais été leur intérêt, ni hier, ni aujourd’hui. La guerre, c’est meurtrier – rien de plus terrifiant que d’avoir à se coucher tout armé. Je comprends que les jeunes femmes d’aujourd’hui n’aient aucune envie de s’engager dans un militantisme féministe: la guerre, ça fait mal, surtout si on n’est pas le plus fort. Apparemment, les femmes des classes moyennes dans les sociétés occidentales ont tout intérêt à l’armistice. Grâce aux luttes qu’ont mené quelques unes d’entre elles – une toute petite minorité, il faut le rappeler, ce sont



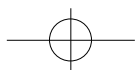
depuis toujours «les mal baisées» – les filles-mères ne sont plus jetées à la rue et les femmes peuvent à leur tour, séduire et abandonner si ça leur chante. Elles ont le droit de se battre si elles ne parviennent pas à un équilibre qui leur convienne, sinon mieux vaut cacher ses armes – ne les utiliser que la nuit venue, quand on n’y voit rien– et voilà que nous revenons aux vieilles recettes. Dans la reconnaissance des droits, il y a des acquis, c’est pourquoi, il ne faut pas abandonner cette lutte alors que dans le jeu des relations, rien n’est gagné. Il faut rejouer à chaque fois. On ne part pas de zéro. Ce que j’ai appris moi des luttes que nous avons menées, c’est que se battre, ce n’est pas jouer à la victime, c’est même exactement le contraire et si je peux me solidariser avec «Ni putes, ni soumises», c’est parce qu’elles se battent.

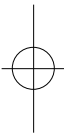
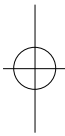
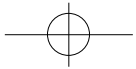
Anne Souyris: Ne pas être victime, ne pas me lier à un déterminisme qui nous cheville toutes (et tous), me débrouiller de cette sexualité, de ce genre, qui m’ont pesé longtemps lourdement: c’est en cela que je me vis comme une féministe depuis toujours. Cela remonte même à la maternelle: à deux ans et demi, j’avais peur d’être enfermée dans un rôle de femme au point d’en quitter mon « fiancé » de deux ans et demi aussi, parce qu’il m’avait dit que les femmes restaient à la maison. On dirait une caricature, mais c’est pourtant ce que j’ai vécu.

Je pense que les rôles d’hommes et de femmes que je voyais étaient déjà pour moi un objet phobique. J’aurais voulu être invisible. Une femme est toujours visible. Parce que c’est un objet de regard. Les hommes peuvent être invisibles, « neutres », parce que ce sont eux qui regardent. Cet aspect a un peu changé aujourd’hui, en ce que les hommes se considèrent un peu plus comme objets et regardent d’un peu plus près leur apparence, le désir de l’autre, etc. Mais l’égalité est encore à des années lumière de ce côté-là. Quand j’étais jeune je voulais être un homme, parce que je ne voulais n’être plus que sujet. Maintenant ce n’est plus vrai, je suis plutôt contente d’être une femme, même s’il faut toujours être vigilante pour ne pas devenir une victime... Et que parfois, c’est tellement fatigant qu’on préférerait en être une pour avoir la paix et avoir objectivement et définitivement le droit de se plaindre. Si aujourd’hui je suis contente d’être une femme, c’est pour plusieurs raisons: d’abord, je suis d’accord pour être aussi un objet. J’entends déjà les cris d’orfraie. À la différence de Françoise Hatchuel de la meute qui parle des « regards appuyés des hommes »

■ Cf Ecorev n°12, avril 2003, p. 72, in « Tournante », médias et espace public.

comme « menaces permanentes »⁴, je pense que le regard désirant peut être agréable et pas forcément avilissant. Qu’il n’y a pas de déter-

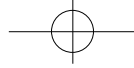




minisme à l'adéquation regard désirant = humiliation = chosification = agression = viol ; ni à être regardée par des hommes et des femmes, ni à regarder aussi. Même si je ne suis pas lesbienne, ma vie est traversée de désirs, de flux que j'aime ressentir. Être un objet ne veut pas dire être un consommable. De même qu'être un corps, s'habiller en femme sexy quand on en a envie, ou même besoin, n'est pas forcément n'être qu'un corps, qui plus est, morcelé, aliéné. Je revendique aujourd'hui le droit d'être à la fois corps ET sujet, et que l'autre, qu'il soit homme ou femme, soit également corps ET sujet. C'est aussi là qu'à « Femmes publiques », nous refusons de nous laisser enfermer. Je me méfie de la « marchandisation des corps » contre laquelle toute personne féministe et de gauche doit se battre : c'est trop souvent une manière de dire que toute exposition corporelle, que toute négociation sexuelle rend de fait les personnes esclaves. C'est finalement et paradoxalement reprendre à son compte le fait que les femmes, dès qu'elles montrent leur corps, sont à vendre. C'est sous-entendre également, que les hommes ne sont pas dans la même situation. C'est enfin faire encore une fois sien le vieux précepte mythique selon lequel il y a l'amour gratuit, le don de soi versus les femmes vénales et vendues. Pour moi, ces catégories sont impérativement à détruire. Des catégories qui sont discriminantes et permettent de ne regarder là encore que les femmes les plus marginalisées. Surtout pas soi. Toujours la même chose : nous voulons casser le sempiternel « je suis sujet, elle est objet/victime ». Le « je parle pour son bien, elle ne sait pas son aliénation ». Moi, je me crois aliénée mais aussi puissante, parce que j'ai des leviers, des droits, des outils éducatifs sociaux et culturels qui me permettent de réagir. Si l'on veut casser les dominations de genres, il faut briser ses frontières factices, ce qui ne veut pas dire ne pas reconnaître les situations particulières, au contraire.

Cosmopolitiques : Entre reconnaître les situations particulières et revendiquer une alliance communautaire, il y a une marge. Faut-il appartenir à une communauté particulière pour militer à « Femmes publiques » ? Anne Coppel : Je me souviens avoir pleuré quand dans la rue, j'ai entendu des gens crier « Nous sommes tous des juifs allemands »... Nous sommes tous homo et nous avons tous le sida, nous sommes tous des prostitués et nous sommes tous dépendants – mais quand même il y en a qui le sont plus que d'autres. Se solidariser, c'est reconnaître son semblable dans quelqu'un de différent.

Au Nirvana, je crois avoir compris que nous sommes tous fondus dans l'Être suprême ; dans le paradis des chrétiens, il me semble qu'il reste

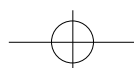


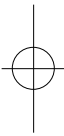
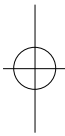
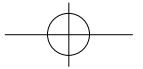
des catégories, avec Dieu le père, des anges et les âmes des hommes et des femmes. Dans les sociétés humaines en tout cas, nous devons co-exister avec des êtres humains qui ne sont pas tous pareils. Les mobilisations communautaires sont transitoires en ce sens qu'elles réunissent des êtres humains qui se vivent comme minoritaires : la nécessité de chacun de ces mouvements est spécifique à une société donnée, dans un rapport de force donné. Mais le principe de ces mobilisations participe pleinement d'une société démocratique où doivent co-exister des êtres humains qui appartiennent, par choix ou par héritage, à des univers sociaux différents. Ces mobilisations communautaires se définissent elles-mêmes : elles peuvent se limiter à ceux qui se reconnaissent comme appartenant au même univers social, comme femme, comme ouvrier, comme gitan ; elles gagnent de la force lorsqu'elles s'élargissent à des êtres humains qui choisissent d'être solidaires tout en reconnaissant qu'ils sont différents à la condition que les différences soient identifiées comme telles.

Je crois (mais je me trompe peut-être) que nous pouvons aujourd'hui expérimenter un militantisme qui réunisse les femmes de tous les sexes et de tous les genres, grâce aux mobilisations antérieures et parallèles. Les hommes n'en sont pas exclus à la condition qu'ils reconnaissent l'oppression masculine sur les femmes ; mais pour que les homos ou les trans n'y soient pas dominés, les hétéros doivent reconnaître l'oppression hétéro dans le modèle patriarcal hétéro ; quant aux bi-, les homos doivent accepter qu'ils ne soient pas seulement des homos qui n'arrivent pas à s'assumer...

Concrètement, cette alliance entre les femmes de tous les genres est une forme d'expérimentation sociale : il ne s'agit pas seulement de revendiquer mais aussi d'inventer de nouvelles relations. C'est aussi dire que cette expérimentation est nécessairement conflictuelle : nous n'avons pas les mêmes conceptions ni des relations sexuelles ni des relations de genre. L'origine du conflit n'est pas due à la différence elle-même mais à l'oppression sociale dont souffrent « les femmes de mauvais genre ».


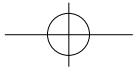
Ces questions se sont posées très concrètement au sein de « Femmes publiques ». Nous étions toutes d'accord pour ne pas subir l'oppression sexiste. Pour le moment, pour moi, les hommes hétéros étaient trop peu nombreux pour être ressentis comme une menace mais que se passerait-il s'ils étaient de plus en plus nombreux ? Faudrait-il mettre un numerus clausus ? Ce numerus clausus devait-il porter sur le sexe ou sur le genre ? Autrement dit, devons-nous accepter que les militant(e)s définissent elles(eux)-mêmes le sexe auquel elles (ils) disaient appar-





tenir: les homos de sexe masculin qui se définissaient comme des femmes, les homos de sexe féminin qui se vivaient comme des hommes, solidaires du combat féminin ; sans compter celles qui se croyaient de tous les sexes ou qui ne savaient pas trop où elles étaient... Il était manifestement absurde d'accueillir les nouvelles(veaux) en leur demandant de mettre leur sexe sur la table... Cette discussion nous a fait rire mais il en est d'autres beaucoup plus obscures, qui sont précisément celles qui nous feront travailler du chapeau, de la tête au pied sans oublier le milieu du corps, le cul pour les uns, le sexe pour d'autres...

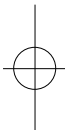
Anne Souyris: L'idée à «Femmes publiques», c'est de prendre en compte l'endroit d'où on vient. De ne pas se dire: «Nous sommes dans l'égalité et l'universalité, donc nous nous comprenons.» Ce n'est pas vrai. Prendre en considération le fait que nous soyons femmes, trans, hommes, lesbiennes, gays, hétéros, célibataires, mères, sdf, prostitué(e)s, bourgeois(es), toxicos, etc. dans notre discours. Ne pas nier son identité, mais profiter de celle des autres pour avancer là où on ne voit rien, engoncé(e) dans la sienne. Se dire que pour déconstruire, il faut partir de là. Pour construire autre chose aussi. Cela ne veut pas dire qu'on doive se reconnaître dans une communauté, encore moins se présenter comme représentant de l'identité dont on se sent issu et/ou tributaire. Mais si actuellement les instruments de domination de genre sont aussi cadencés malgré les évolutions sociales des femmes, c'est aussi parce qu'on refuse de voir où on en est. Il me semble que c'est dans cette logique qu'on parle souvent de régression. On dit « Il y a régression de la cause des femmes », mais c'est simplement qu'on ne regardait pas et qu'un jour ça explose. Comme pour le racisme ou l'antisémitisme. Si dans les cités, le sexisme semble être à son apothéose, cela fait partie de l'abandon/répression de ces quartiers par les pouvoirs publics pendant des dizaines d'années. Personnellement, je ne parlerais pas de ghetto (même si le sens originel est celui de « gîte ») mais de rupture du contrat social. Plus on coupe, on enferme, on réprime, plus en face se développent des réseaux de solidarité –jusque là, ça va– mais qui sont souvent très hiérarchisés sur des modèles traditionnels: l'islamisme n'est qu'un exemple encore infime dans le dédale existant. De simples structures patriarcales aux mafias organisées, qu'elles soient bien implantées dans les traditions françaises ou issues de cultures étrangères, c'est rarement égalitaire et peace and love. On est dans le domaine de la survie et, bien-sûr certains profitent de la situation. Avec un concours souvent très bienveillant d'une société qui veut avant tout avoir la paix, et que l'ordre soit maintenu en dehors de son intervention. Quand la violence ressort, on ne voit comme par hasard que « tous ces



salauds de pauvres, d'arabes, et maintenant d'islamistes ». On ne remet jamais en question nos modèles. Notre alliance intercommunautaire, c'est ça aussi, revoir notre copie avec des communautés qui se révoltent : prostituées, filles des quartiers, etc. Est-ce qu'on y arrivera ? En tout cas c'est un pari.

Le féminisme est peut-être plus que jamais une question d'actualité en France. Nous sommes à une période non pas transitoire mais de glaciation. D'un côté, un mouvement féministe historique malgré tout souvent assez essentialiste, comme le fait justement remarquer Élisabeth Badinter, de l'autre un féminisme soit très universaliste « abstrait », qui nie les formes de discrimination, et part d'une égalité inexistante. Ainsi, il suffirait de dire « non » à un harceleur pour qu'il n'y ait plus harcèlement. Comme si le harcèlement était une question de consentement !

Anne Coppel : Nous sommes très loin d'avoir gagné la guerre, nous commençons seulement à gagner du terrain. Il y a bien sûr des avancées et il y a des femmes pour s'en satisfaire : il y a d'ailleurs toujours eu des femmes qui se sont satisfaites de ce qu'on leur donne ou encore de ce qu'elles sont capables de conquérir. Mais « c'est reculer que d'être stationnaire », c'est ce que chantent les anarchistes et c'est ce que nous voyons sous nos yeux.



Entretien réalisé par Évelyne Damm Jimenez

